

« Bourguignons » et « Grogards » lors de l'Opération Barbarossa. Étude comparative du quotidien des soldats de la Légion Wallonie et de la Légion des volontaires français contre le bolchevisme sur le front de l'Est durant la Seconde Guerre mondiale (1941-1943)

Romain VERMEERSCH – CEGESOMA : Journées jeunes historiens (promotion 2025)

Le 22 juin 1941, le III^e Reich envahit l'Union soviétique. En Belgique et en France, comme dans d'autres pays d'Europe, des légions de volontaires sont créées pour mener la guerre aux côtés de l'*Ostheer*. Dans les jours qui suivent le déclenchement de l'*Opération Barbarossa*, des bureaux de recrutement accueillent les citoyens désireux de s'engager dans la *Légion Wallonie* en Belgique francophone, ou dans la *Légion des volontaires français contre le bolchevisme* (LVF) en France. Malgré le recours au mythe de la croisade européenne contre le bolchevisme et la réactualisation de figures nationales, ces entreprises se heurtent au désintérêt des citoyens. Loin du nombre espéré, les premiers volontaires à contracter un engagement sont essentiellement motivés par l'anticommunisme, l'antisémitisme et le patriotisme. Progressivement, ces facteurs idéologiques sont supplantés par des motivations plus opportunistes, telles que la fuite de la misère, du ménage, du travail obligatoire ou de la justice, mais aussi la quête d'aventures et d'avantages matériels. Rassemblés au sein de contingents, les futurs légionnaires rejoignent les camps d'instruction de la *Wehrmacht*. Dans les cas wallon et français, la période de formation se révèle bien en deçà des standards allemands : la plupart des recrues quittent le camp seulement quelques semaines après leur arrivée, alors que certains n'ont reçu aucun entraînement.

Leur formation plus ou moins achevée, les légionnaires sont déployés en Union soviétique. Ils découvrent alors le quotidien en campagne, essentiellement marqué par des marches, des gardes et des patrouilles. À cet égard, le mémoire a mis en exergue l'importante « démodernisation » qui affecte la vie du soldat. Privés de véhicules motorisés, les légionnaires wallons et français se déplacent à pied, accompagnés de convois hippomobiles. Exposés à un climat rigoureux, soumis aux difficultés du terrain et contraints à fournir de l'aide aux chevaux, les soldats s'épuisent. La fatigue accumulée lors des marches s'accroît encore avec les gardes et les patrouilles quotidiennes, dont la fréquence se renforce à mesure que les effectifs diminuent. Afin de prolonger leur capacité opérationnelle tout en réduisant leur temps de sommeil, les volontaires auraient parfois recours à des psychotropes. Si la fatigue accable le combattant, le ravitaillement irrégulier et les conditions d'hygiène médiocres aggravent son épuisement et le rendent particulièrement vulnérable aux maladies. Certains légionnaires sont alors évacués tandis que d'autres, notamment ceux affaiblis par la dysenterie, ne parviennent plus à suivre la troupe et s'égarent. Outre la santé du soldat, la tournure primitive de l'*Opération Barbarossa* affecte aussi la physionomie des légions. Dépourvus d'habits adaptés et en bon état, et face aux pertes importantes de chevaux, les volontaires adaptent leur équipement : chapkas, traîneaux ou encore chevaux indigènes remplacent progressivement le matériel militaire utilisé.

La question de la violence, indissociable de l'expérience du combattant, a également été analysée dans le mémoire. Dans un premier temps, elle fut questionnée à travers l'étude du baptême du feu. Il en résulte qu'en dépit de l'imaginaire patiemment bâti par les instructeurs, le premier engagement bouleverse le combattant, dont le comportement est intrinsèquement lié à sa réaction physiologique. Si le baptême du feu est avant tout vécu de manière individuelle, l'influence du groupe joue un rôle déterminant dans la propagation des émotions, y compris les plus extrêmes. Une fois l'affrontement révolu, le combat se prolonge dans la chair du soldat. Ce dernier reste alors en proie à ses émotions durant une période plus ou moins longue, allant du retour rapide à l'état normal au stress post-traumatique. Ensuite, l'étude envisagea la violence exercée contre les civils et les prisonniers de guerre soviétiques. À cet égard, l'évolution des rapports entre les volontaires et les populations tient un rôle fondamental. Si, en 1941, les légions sont accueillies comme des libératrices, l'échec allemand devant Moscou et la structuration du mouvement partisan suscitent la méfiance des volontaires. Progressivement, la distinction entre combattants et non-combattants s'estompe ; hommes, femmes et enfants sont soupçonnés, sinon de participer aux actions partisans, du moins de les soutenir. Sous couvert d'opérations contre les partisans, les soldats de la LVF mènent de vastes opérations de ratissage, qui entraînent la destruction de villages et la mort de civils, juifs et non-juifs. Quant à la *Légion Wallonie*, son rôle dans la lutte contre les partisans se restreint aux combats menés dans les bois de Karabiniovka, en novembre 1941. Néanmoins, la participation spontanée de quelques légionnaires wallons à la tuerie juive de Novomoskovsk (novembre 1941) et l'exécution de prisonniers soviétiques à Gromowaja-Balka (février 1942) reflètent l'imprégnation des conceptions nazies quant à la manière dont les non-Allemands doivent conduire la guerre sur le front de l'Est.